

Hall Robert,
« Daniel Guérin, Front populaire, révolution manquée. Parallèles modernes »¹.

Le choix du titre « Parallèles modernes » pour commenter le livre de Daniel Guérin, *Front populaire, révolution manquée*², a été influencé dans une grande mesure par la place prééminente de ce livre pour l'étude du Front populaire. Il existe de nombreux livres excellents qui s'intéressent au Front populaire : Julian Jackson, *Popular Front in France, Juin 36*, Jacques Danos et Marcel Gibelin, traduit en anglais par Peter Fysh et Christine Bourry, Guy Bourdè, *Défaite du Front populaire*, ou *Le mouvement communiste en France* de Léon Trotsky, pour en citer quelques uns³. Mais celui de Guérin réussit à toucher ses lecteurs à un niveau personnel. Pour tout ceux qui ont été impliqués dans l'activité politique, nageant à contre-courant, en particulier dans les mouvements d'opposition minoritaires, il n'est pas difficile d'entrer en empathie avec le Daniel Guérin des années 1930 et de dessiner des parallèles entre nos propres expériences en tant que militants et celles de l'auteur. Mon but est de faire quelques parallèles avec le livre de Guérin, étant entendu que j'observe la crise mondiale actuelle en tant que révolutionnaire socialiste,

Dans cet article, je vais tenter de montrer que le livre de Daniel Guérin, *Le Front populaire, révolution manquée*, entre en résonance avec des événements et phénomènes politiques récents. Les parallèles possibles, ainsi que je souhaite le démontrer, sont destinés à aider non seulement les étudiants en histoire mais tous les militants impliqués dans la lutte, qu'ils soient des syndicalistes de terrain ou qu'ils tentent de construire le mouvement anti-guerre, ou encore qu'ils développent à gauche une critique du Front populaire. Ainsi que l'écrit Guérin dans sa préface de 1963 ceci est « une tâche vitale, en fait une condition préalable pour un nouveau départ révolutionnaire ».

Premièrement, je vais examiner comment le lecteur peut être amené à créer des parallèles avec le monde politique moderne à travers les grandes batailles politiques autant que les petites, que Guérin décrit dans son livre. Je donnerai également des exemples du style littéraire de Guérin, de son langage et comment cela le rend moderne, contemporain et en fait un outil pour faire évoluer politiquement ses lecteurs, aidant une future génération de révolutionnaires à « tirer elle-même les leçons, afin, la prochaine fois, de faire mieux que nous »⁴.

Deuxièmement, j'examinerai la période de décadence, de décomposition, et de contre-réformes économiques et politiques débouchant sur juin 36, une période qui possède bien des points communs avec les années 80 et le début des années 90 en Grande-Bretagne et dans une certaine mesure en France, qui est présentée comme la crise (une crise dans l'action collective ou offensive, la démoralisation du mouvement ouvrier)

Troisièmement, je ferai un parallèle entre les événements insurrectionnels de juin 36 et le début de révolution qui a suivi et la situation actuelle

¹ Traduction Georges Ubbiali, relecture par J.-P. Salles..

² Daniel Guérin, *Front populaire, révolution manquée*, Paris, Maspero, 1976. Première édition, Paris, 1963.

³ Julian Jackson, "The Popular Front in France- Defending Democracy, 1934-1938", *Socialist review*, n° 287, juillet-août 2004. ; Jacques Danos, Marcel Gibelin, *Juin 36*, Paris, Maspero, 1972, 2 vol. Edition anglaise, *June 36. Class Struggle and the Popular Front in France*, Bookmarks, 1986 ; Guy Bourdè, *La défaite du Front populaire*, Paris, Maspero, 1977 ; Trotsky Léon, *Le mouvement communiste en France*, Paris, Minuit, 1967.

⁴ *Front populaire...*, p. 8.

I. *Front populaire, une révolution manquée* : un livre d'histoire pour lecteurs contemporains.

L'ouvrage de Guérin se présente, du point de vue stylistique, par de nombreux traits, comme un livre profondément moderne. Pour ceux qui lisent le français, ils sauront que le ton n'est pas sec, académique. Ce livre est sans doute meilleur que d'autres sur la période en raison du caractère personnel du témoignage, une appréciation directe et excitante, un compte rendu visuel, fait de chair et de sang par quelqu'un d'impliqué dans cette révolution manquée, observée à une série de niveaux différents, depuis la base jusqu'aux niveaux les plus élevés, marqué par une intensité émotionnelle passionnée et rafraîchissante que l'on ne trouve nulle part ailleurs. Cela est dû à la « patte » personnelle de Guérin, écrivant à la première personne, nous montrant les hauts et les bas de la guerre de classe des années 30, à travers sa propre expérience et celle de ses camarades, ce qui lui procure une vigueur et lui permet d'entrer en résonance de manière étonnante avec la période que nous sommes en train de vivre.

Le style que Guérin adopte dans son livre n'est pas seulement utilisé comme un puissant outil pour développer des idées, mais est également un moyen de chercher et découvrir la vérité. Cette quête de la vérité est, après tout, la priorité numéro un pour Guérin. Ceux qui lisent *Front populaire, révolution manquée* peuvent et doivent en tirer des leçons. Sur ce point, Guérin était clair. Il explique que son récit est un récit biaisé car tous les récits le sont et il n'est pas intéressé par les « formules exsangues, une pièce pour musée, un cadavre qu'on exhume »⁵. Il s'efforce d'atteindre la vérité des choses et il n'a pas peur de regarder les erreurs faites, y compris les siennes propres et celles des groupes dans lesquels il militait. Le livre de Guérin a un objectif didactique. Il n'écrit pas comme un historien professionnel dans le but d'offrir sur les années 30 un point de vue objectif et purement historique. Il s'agit d'aider les générations futures de révolutionnaires à « tirer les leçons de manière à ce que la prochaine fois ils fassent mieux que nous ». Didactique, le livre l'est, mais ce livre dont nous parlons est caractérisé par un style clair, vivant, souple, fluide et facilement lisible, direct et ferme, avec une aisance familière d'expression. En dépit d'un petit nombre raisonnable de références à l'Antiquité, à la littérature européenne et à des personnages de la scène politique française de l'époque qui sont largement inconnus d'un bon nombre de lecteurs anglophones, cela ne doit pas effrayer le lecteur moderne. En partie, le livre se lit presque comme un moderne documentaire filmé en caméra cachée, mais qui est toujours coloré par les impressions subjectives de Guérin, sa passion, sa frustration, sa colère et son euphorie, qui en font un document historique si unique. Prenons par exemple un bref épisode dans le combat anticolonialiste de Guérin où, livide de colère, il explique que le gouverneur général d'Indochine s'est attardé cinq longs mois dans la capitale, sans susciter la plus petite protestation. « *N'y tenant plus, je montai l'escalier de l'immeuble de la plaine Monceau où résidait le proconsul. Le hasard me servit. Au moment précis où je parvenais sur le palier, la porte de l'appartement s'ouvrait et le gouverneur qui s'apprêtait sans doute à sortir, étala sa grande barbe grise. Assassin, Assassin ! lui criait-je, littéralement sous son nez qui devint blême. A ce vacarme, son épouse accourut, le prit à bras-le-corps, le repoussa vers l'intérieur, claqua la porte tandis que je dévalais l'escalier, soulagé* »⁶

On peut débattre pour savoir si la tactique que Guérin adopta à cette occasion dans le combat anti-impérialiste était la plus appropriée, mais il n'y a pas de doute que s'il écrit sur la création des CRS en France, les travailleurs et l'Eglise, les réfugiés espagnols fuyant la victoire de Franco ou les conseils des ministres, son langage est toujours informel, personnel

⁵ *Front populaire...*, p. 7.

⁶ *Front populaire...*, p. 38.

et contemporain car il décrit facilement et sensuellement ses camarades, ses adversaires et l'enjeu en cours. Son langage exprime l'immédiateté de quelqu'un de fortement impliqué dans une période capitale. Bien que s'efforçant en permanence de comprendre le moment important dans lequel il est impliqué, il essaie d'en tirer toutes les leçons, tout en exprimant ses sentiments personnels, ne craignant pas de les partager avec ses lecteurs.

Le livre est également riche en humour, par exemple quand il décrit des personnalités et les circonstances dans lesquelles elles se trouvent. Il y a certainement quelque chose de comique dans la scène, quand le jeune Daniel est désigné pour tenir son premier meeting avec le grand héros Léon Blum et qu'il le trouve au lit : « *Des oreillers lui donnent une position assise... Il est vêtu d'un pyjama de couleur mauve, tacheté d'or* »⁷. De même, des femmes grévistes en blouse blanche occupant leur entreprise, partie prenante d'une lutte qui a fait trembler la bourgeoisie dans ses bottes, sont victimes des tensions de la lutte qui se prolonge, et s'ensuit la navrante scène suivante : « *Un jour, une fille qui porte une pile d'assiettes en heurte par mégarde une seconde, occupée à une autre corvée alimentaire. L'orage qui couvait éclate. Les deux filles s'injurient, en viennent aux mains. Et soudain, par un fantastique phénomène d'hystérie collective, toutes les femmes entrent dans la mêlée. Cris, horions, vaisselle cassée, larmes* »⁸. Tragédie quand Guérin juxtapose avec force la beauté des Pyrénées « toutes blanches de neige » et le soudain déluge de réfugiés désespérés, épuisés, débouchant par-dessus les montagnes de toutes les directions d'Espagne, « une foule d'êtres humains, en lambeaux, émaciés, les yeux jaunes brillants ». Grand drame, tandis que Guérin et quelques uns de ses camarades s'efforcent de sauver quelques militants espagnols du Poum, après la victoire de Franco, des griffes de la police française, passant à gué des torrents glacés, évitant les barrages policiers, avançant à plat ventre à travers les points de contrôle et, ironie, trouvant finalement leurs camarades espagnols dans les montagnes à quelques pas de « *soldats aux faces juvéniles envahies par la barbe, dépenaillés mais souriants et charmants. Ce sont les gardes d'assaut qui à Barcelone, tenaient lieu de geôliers aux dirigeants du POUM. De bons gars, au surplus, des socialistes de la tendance Largo Caballero. Par un singulier hasard, les gardiens et leurs ex-pensionnaires se sont rencontrés dans leur exode, juste au moment de pénétrer en France. Nous leur faisons signe de s'approcher. Il ne se font pas prier et prennent part à notre frugale collation* »⁹.

Ce ne sont pas simplement des ficelles littéraires employées pour retenir le lecteur, ce sont des faits qui surgissent de l'essence de la vie et de la chaleur du combat, que Guérin parvient si bien à rendre. En dépit des apparences contraires, ce n'est pas un roman historique, les protagonistes du livre sont absolument réels en suivant leur chemin à travers l'inconnu, les eaux traîtres et tumultueuses d'une époque de grandes révolutions, les événements conduisant, durant et après la grève de masse de juin 1936, à contester la nature réelle de la société de classes et des relations de propriétés en France.

Etant donné que le livre est un compte rendu personnel, on apprécie pleinement la saveur du point de vue d'un participant. L'euphorie est ressentie de manière encore plus réaliste avec la vraie fête des opprimés quand les travailleurs s'emparent de leurs usines, non plus esclaves passifs de la machine, mais maîtres de leur propre destin. Nous ressentons alors également, hélas, plus profondément la démoralisation et la tragédie qui suivent, au moment où le soulèvement se transforme en défaite, malgré le sombre examen de conscience et l'analyse dépassionnée par Guérin de ce qui n'a pas marché. L'importance de la dimension personnelle de ce livre ne peut être sous-estimée dans la mesure où elle contribue à une émotion immédiate manquant dans d'autres livres académiques sur la période. En fait, Guérin montre comment les actions et les faits des différents individus jettent une lumière sur la scène historique complète, mais on touche aussi du doigt la « totalité » à travers les écrits de

⁷ *Ibid.*, p. 14.

⁸ *Ibid.*, p. 127.

⁹ *Ibid.* p. 232.

Guérin qui proviennent de sa vue historique d'ensemble par le biais de son rôle comme théoricien et révolutionnaire, à travers lequel il analyse un grand nombre de problèmes politiques qui surgissent sur le devant de la scène à cette période.

Les rôles de Guérin dans cette « odyssée » révolutionnaire ont été multiples :

- a) Membre du Parti socialiste à Belleville, Paris ;
- b) Débutant et apprenti dans l'art de la révolution et reporter pour *Le Cri du peuple* et *La Révolution prolétarienne*, pour la presse anarcho-syndicaliste ;
- c) Socialiste révolutionnaire et membre d'un groupe de gauche dans le Parti socialiste, la Gauche révolutionnaire
- d) Militant hors du PS dans le PSOP (Parti socialiste ouvrier et paysan) ;
- e) Militant minoritaire dans la CGT durant la grève de masse de juin 36 ;
- f) Théoricien et militant pour les luttes de libération nationale
- g) Théoricien du fascisme et militant antifasciste.

Guérin n'est certainement pas un historien conventionnel et sans doute les historiens académiques peuvent considérer son style comme partisan, sa prose lucide, son langage direct et son expression sans ambiguïtés par lesquels il décrit ses expériences dans chacun de ses rôles, comme une bagatelle pas assez intellectuelle (même vulgaire) pour leur goût. De toute façon Guérin n'aurait pas pris en compte le moins du monde ce genre de critique. Son objectif en tant qu'écrivain ne pouvait être séparé de son rôle en tant que révolutionnaire et dans ce cas il s'agissait de communiquer de la manière la plus claire possible, pour porter témoignage et aider à éclairer l'ensemble de la scène historique. Les organisations, les acteurs majeurs et mineurs – camarades et adversaires au même rang -, directement ou indirectement impliqués dans ce chapitre de l'histoire sont dépeints d'une manière très originale, avec cette sensualité si rare chez la plupart des historiens et qui rend ses personnages si pleins de vie. Il montre le Parti communiste (« la syphilis du mouvement ouvrier » comme il l'a caractérisé) dans la lutte et comment sa théorie lui permet de développer sa pratique et par conséquent de saboter le mouvement. Il observe comment le Parti socialiste « déguisé en ami » a également désarmé les travailleurs. Parfois il exprime de la sympathie ou bien il fait preuve d'une causticité mordante ou profère même des insultes directes, mais ce qu'il obtient, c'est une couleur vraie : les militants de base, comme ces ouvriers du bâtiment de Lyon, ces gens de la scène à Paris, les mineurs du Nord, les enseignants, les dockers, les travailleurs avec qui Guérin s'identifiait si clairement et qu'il admirait, les gens généralement occultés par l'histoire officielle. Il décrit également ceux qui ont un profil historique plus affirmé : le « *grand, costaud, encore jeune et robuste* » Jacques Doriot, « *avec ses cheveux en brosse et ses lunettes sur les yeux* » conduisant ses « *cohortes dionysiennes* »¹⁰ avant d'évoluer vers le fascisme ; les deux images qu'il avait de Trotsky, « *le Trotsky de la légende (...) surhumain, lançant des éclairs de son épopée révolutionnaire* »¹¹ et le « *Trotsky à l'échelle humaine* » ; Pierre Monatte, le vétéran du syndicalisme révolutionnaire « *avec ses épaisses moustaches, sa mâchoire volontaire et sa voix goguenarde de colonel en retraite et quelque peu méfiant* »¹². En tant qu'écrivain, Guérin réussit à éclairer l'ensemble de la scène historique mais plus encore, il réussit à produire une contribution historique sans prix, écrite dans un style moderne et contemporain, qui est agréable à lire et accessible à des lecteurs français aussi bien qu'anglais du 21^e siècle.

¹⁰ *Ibid.*, p. 75.

¹¹ *Ibid.*, p. 66.

¹² *Ibid.*, p. 20.

II. Phase descendante et dépression.

Je voudrais maintenant faire quelques parallèles entre la période conduisant à Juin 1936 (1920-1936) et la période au cours de laquelle je devins personnellement actif en matière politique en Grande-Bretagne au tout début des années 80, quand on vit Margaret Thatcher sur le sentier de la guerre de classes, s'affrontant aux mineurs, aux dockers, aux marins, aux imprimeurs et autres groupes, les éliminant les uns après les autres dans ce qui fut nommé « Le plan Riddley ». C'était une lutte de classes mais sur un mode très défensif et de notre côté nous avons rarement gagné. Madame Thatcher dit qu'il « n'y avait plus de société, seulement des individus » ; on nota une attitude défensive dans la classe ouvrière et la démoralisation nous affecta tous. De même en France, après les espoirs brisés, le désappointement et la déception provoqués par le gouvernement Mitterrand, quand il commença à attaquer les travailleurs, les gens qui l'avaient élu, on vit le niveau des luttes de classe diminuer massivement et parallèlement on assista à la montée du Front national. A la fois en Grande-Bretagne et en France, nous avons connu la corruption et l'abaissement moral. Face aux Tories en Angleterre et de même face à Juppé et à Chirac, les militants ont gardé la tête basse, l'individualisme était en hausse en même temps que l'action collective déclinait. Cette situation a commencé à changer en mieux en France en 1995 mais en Angleterre nous n'avons pas vu un essor aussi marqué des actions de masse comme en France.

Comparons cela à la période que Guérin décrit au début de son livre sur le Front populaire. Après les mutineries sur le front en 1917 et les grèves de masse, les victoires comme l'obtention des 8 heures et les conventions collectives, ainsi que les augmentations de salaires gagnées par la lutte, le mouvement ouvrier entre dans une période de déclin après la lourde défaite de la grève des cheminots et la scission dans le mouvement syndical en 1921. Cette période n'est pas seulement marquée par le déclin des grèves. Guérin montre comment ce fut une période de décadence, de décomposition, de pourriture, une période de contre-réformes économiques et politiques. Guérin raconte comment il se déplaçait à travers la France durant le pont du 15 août en 1931 : « Tandis qu'à travers le monde des dizaines de millions de prolétaires sont privés de travail et souffrent de la faim, j'ai devant les yeux des îlots de bonnes gens coupés artificiellement du reste de la planète, placés sous cloche, capitonnés d'ouate »¹³. Il décrit cette terrifiante inertie dans la classe ouvrière, un phénomène auquel nous sommes assez souvent confrontés, des millions de gens apparemment indifférents à ce qui se passe dans le monde. On pourrait être conduit à croire que les travailleurs aujourd'hui sont trop intéressés par la télé, le foot, leur bière et ne lutteront jamais, ils ne sont pas comme les glorieux travailleurs d'antan mais je crois que les remarques de Guérin exprimées ci-dessous indiquent qu'au moins en surface les choses étaient très proches dans les années 1930 :

*« Et, parallèlement, les maîtres du jeu capitaliste perfectionnaient leurs moyens d'intoxication intellectuelle et morale, répandaient à foison leur opium : presse pourrie, radio pourrie, films pourris, sport pourri. La classe ouvrière perdait ce qui lui restait de conscience dans l'abrutissement hebdomadaire d'une salle de cinéma, d'un match de ballon ou d'une partie de pêche. L'instinct de classe, surtout parmi les jeunes générations, s'atrophiait »*¹⁴

Quel tableau ! On trouve des parallèles évidents avec l'horrible période de défaite, de pourriture et de passivité que nous avons connue dans les dernières années mais en fait Guérin décrit la situation du début des années 30. Les syndicats étaient divisés, incapables de remplir leurs fonctions élémentaires. De nombreux dirigeants syndicaux, comme ceux des mineurs,

¹³ *Ibid.*, p. 49.

¹⁴ *Ibid.*, p. 30.

étaient « *aussi intégrés qu'il est possible dans le régime ; la grève est pour eux une aventure où il n'auraient rien à gagner mais tout à perdre* »¹⁵. Aucun changement depuis, pour autant que l'on parle des bureaucrates syndicaux, sauf pour quelques rares exceptions.

C'est également une période de montée du sectarisme au sein de la gauche – avec la troisième période du Parti communiste définissant les socialistes comme des sociaux-fascistes. Le PS de son côté perd ses membres, est envahi par les carriéristes et en dehors de quelques exceptions, comme les Jeunes socialistes qu'intégrera Guérin, il « devenait un parti petit-bourgeois ». Les plus anciens adhérents que Guérin rencontra dans sa section, expriment, pour la plupart un « *patriotisme (...) obtus et borné (...) Ils ne se passionnent vraiment que les jours où sont débattus une candidature ou un désistement* »¹⁶.

Des comparaisons avec les principaux partis d'aujourd'hui, leur manque de consistance, leur mépris pour la théorie et les idées ne sont que trop évidents. Mais, il y a une différence – par chance nous n'avons pas de Parti Communiste qui peut harceler, duper et domestiquer le dynamisme des jeunes militants dans l'optique de servir des intérêts étrangers et en même temps freiner la spontanéité des masses. C'est une différence fondamentale entre l'époque de Guérin et la nôtre, qui rend les perspectives de changement beaucoup plus envisageables, au moins dans cette optique.

Souvent, il est assez facile d'être désespéré quand on constate la souffrance en Afrique ou dans d'autres régions du monde : trois millions de morts au Congo ces dernières années, le génocide au Rwanda et en dehors de quelques petites protestations, aucune protestation importante contre la souffrance ou contre la complicité des pouvoirs dans ce crime contre l'humanité. Guérin a fait la même expérience du désespoir quand il s'attaqua au problème de l'impérialisme au début des années 30, « *le bain de sang indochinois* »¹⁷. Par exemple, il est exaspéré par l'indifférence des masses et quand il est impliqué dans le soutien à la lutte du peuple marocain pour sa libération nationale, certains lecteurs de l'hebdomadaire communiste *Monde* (ainsi est la gauche) utilisent le prétexte de la laïcité pour lui reprocher « *de m'immiscer dans une querelle religieuse* »¹⁸. Je pense que ceux qui ont été impliqués dans le mouvement contre l'actuelle guerre en Irak ont pu recevoir des arguments de même nature (Les attaques de Nick Cohen contre le mouvement antiguerre servant de soutien au fondamentalisme musulman sont dans tous les esprits¹⁹).

En période de crise économique, le capitalisme cherche désespérément des solutions miraculeuses pour restaurer ses profits. De nouveau on peut voir des analogies entre la situation des années 30 décrites par Guérin et la période actuelle. Dans les années 30, une intoxication mystique infecta la plus grande partie de la gauche à travers toute l'Europe. Ainsi le dirigeant syndical Léon Jouhaux, secrétaire général de la CGT de l'époque, crut au mythe du rêve américain, à l'image triomphante du renouveau capitaliste. Le futur ministre de l'économie du gouvernement du Front populaire Charles Spinasse, vit les Etats-Unis comme un exemple de « *la disparition progressive du chômage qui caractérise les économies capitalistes* »²⁰. Toute cette mythologie disparut soudainement, bien sûr, comme le décrit Guérin, un beau jour d'Octobre 1929 avec l'effondrement de la Bourse. Je me rappelle les politiciens du Labour (comme Peter Mandelson du Blair Project et actuellement commissaire européen au commerce) se félicitant bruyamment du dynamisme des tigres asiatiques avant leur crash en 1997, et bon nombre d'entre nous se souviennent du « miracle japonais » qui pouvait, nous expliquait-on, fournir un modèle qu'il serait bon de suivre, jusqu'à l'éclatement

¹⁵ *Ibid.*, p. 32.

¹⁶ *Ibid.*, p. 15.

¹⁷ *Ibid.*, p. 37.

¹⁸ *Ibid.*, p. 38.

¹⁹ Nick Cohen est éditorialiste à l'*Observer* et au *New Statesman*. Il fait partie des gens de gauche favorable à la guerre en Irak. NDT.

²⁰ *Ibid.*, p. 51.

de la bulle financière également. Plus récemment, nous avons eu droit au mythe de la dynamique et moderne économie américaine comparée à la rigide, sur-régulée Europe. Enron et Worldcom et d'autres dynamiques entreprises du même type, ont gonflé artificiellement leurs profits de 50%, minant la fabrication du mythe et avec comme résultat un marché boursier encore en train de chanceler, avec le mythe du marché perdant beaucoup de son attrait et les petits actionnaires perdant leurs retraites et leur sécurité future. L'Union européenne a hypnotisé de nombreux dirigeants syndicaux à travers le continent. Des boulots en or pour quelques uns d'entre eux, sans doute, mais s'ils espéraient une « dimension sociale » à l'Europe, ils devraient remarquer le caractère intangible de l'économie de marché inscrit dans la Constitution européenne et y repenser.

La politique parlementaire moderne est d'habitude d'une telle puérité, la plupart des politiciens contemporains sont si creux qu'il est difficile d'imaginer que les nouvelles techniques de management et les maîtres en manipulation n'aient pas été seulement inventés récemment pour faire de la désinformation, produire des petites phrases. Ainsi, Guérin montre comment des techniques similaires étaient utilisées dans les années 1930. Bien que Léon Blum soit bien supérieur à la plupart des parlementaires contemporains, il ne cessait d'utiliser des techniques que nous associons généralement aux campagnes électorales américaines. D'immenses affiches de son visage étaient placardées pour créer un culte du « chef vénérable », des éclairages étaient concentrés sur lui durant les meetings et plutôt que de chanter depuis l'arrière scène « We are the champions » (on est les champions) ou « Things can only Get Better » (la situation ne peut que s'améliorer), les militants transformés en chœur s'exclamaient « Vive Blum ! » ou « Blum, Blum ! ». Guérin explique également qu'à ces manifestations, Marceau Pivert (le dirigeant de la Gauche révolutionnaire) utilisait également un prototype des faiseurs d'opinions, « *un hurluberlu dont le véritable nom est Serge Tchakhotine et qu'il introduisit à la Gauche révolutionnaire sous le pseudonyme de professeur Flamm. Ce personnage a vécu en Allemagne. Il a livré aux sociaux-démocrates, qui assure-t-il, n'ont pas eu à s'en servir, le miraculeux symbole des trois flèches pourfendeuses de croix gammées. Il s'est mis à l'école du fascisme. Les hitlériens, selon lui, ont compris intuitivement la véritable nature de l'homme. La foule aspirerait à être violée. Il faut l'exciter par des toxiques visuels et sonores. Mussolini et Hitler ont employé ces artifices dans un but négatif, inhumain. Le socialisme doit répondre à ces armes « venimeuses » par des armes équivalentes et user contre le fascisme des mêmes méthodes « d'obsession provoquée*²¹ ». Marceau Pivert, à demi convaincu, enrôle le professeur Flamm au service du mythe Blum »²².

Ainsi, les années conduisant à Juin 36, comme les années récentes, étaient généralement très sombres, déplaisantes et minables. La classe ouvrière est sur la défensive, la démoralisation domine parmi les militants et les syndicalistes, les ligues fascistes sont en ascension et selon Guérin les français sont généralement indifférents au sort du prolétariat allemand.

Guérin se pose la question que nous nous sommes posé dans les années passées : « où est passé le radicalisme des masses ? ». Il décrit une scène à Paris en 1931, qui illustre son propre dégoût et désespoir, quand des ouvriers ordinaires, dont quelques uns ont décidé de prendre des heures non payées « pour voir passer la dépouille d'un « héros », le Maréchal Joffre, dans « une grande hystérie collective »²³. N'avons-nous pas assisté à ce cirque nauséabond récemment avec la mort et l'adulation en grande pompe de Dianna ou les funérailles militaires de Reagan ? Nous sommes-nous également posé la question (peut-être plus souvent que la gauche en France où l'activité a disparu) de savoir où était passé la radicalisation des masses ? Il est important de souligner les parallèles des situations conduisant à Juin 36 et

²¹ Cf. Serge Tchakhotine, *Le viol des foules par la propagande politique*, 1939.

²² *Ibid.*, p. 113.

²³ *Ibid.*, p. 52.

aujourd'hui parce que celui qui est engagé politiquement connaît le refrain : les choses ont empiré, les gens sont apathiques, ils ne se préoccupent plus que de foot et de bière, comme si les situations étaient meilleures dans le passé. Pour remettre les choses dans une perspective historique, le livre de Guérin sur le Front populaire montre que rien n'est jamais linéaire, les situations évoluent positivement ou négativement mais les caractéristiques et les parallèles avec les années 30 peuvent certainement éclairer l'époque actuelle. Alors, comment cette situation pitoyable peut-elle changer ? Comment la classe ouvrière pourrait-elle secouer le « *complexe d'infériorité qui depuis si longtemps nous inhibaient* »²⁴ ? Quelles forces externes étaient en jeu dans les soulèvements de 1936 qui présentent des analogies avec les soulèvements plus contemporains ?

III. La tempête éclate

D'une même manière que mai 68, juin 1936 marque une rupture définitive avec le passé. C'est le produit de contradictions qui s'étaient développées dans les années qui avaient précédé. Mai 68 voit les flammes de la révolte s'allumer à travers le monde. Le système n'est plus capable d'absorber les grèves et révoltes. Le consensus du Butskellism²⁵ en Grande-Bretagne est dépassé, la collaboration entre le grand capital et les syndicats se fissure aux Etats-Unis ; en Espagne, au Portugal, en Grèce, où les syndicats libres et partis politiques sont interdits, les militants exilés et les dirigeants de gauche exécutés, on assiste à des mobilisations d'étudiants, de travailleurs ou de soldats qui rompent avec la dictature. Le même schéma se répète dans de nombreux pays à travers le monde : la France, l'Italie, l'Irlande et même dans des pays en voie de développement comme le Mexique ou le Brésil. Ce qui s'est passé en France en juin 1936 constituait un processus révolutionnaire similaire. Ce processus s'est achevé dans la terrible défaite du nazisme en Allemagne et se conclura finalement par le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Si l'insurrection de juin 36 avait été victorieuse, le résultat de la révolution espagnole aurait été différent et aurait donné l'espoir, l'inspiration et un exemple pour les travailleurs du monde, ce qui aurait changé le cours de l'histoire.

Après presque 20 ans de démoralisation, de néolibéralisme, de privatisation et de corruption, un nouveau mécontentement a surgi à la base de la société à la fois en Amérique latine ainsi que dans les pays capitalistes avancés, phénomène qui n'a que rarement été souligné jusqu'à présent. Ce mécontentement a explosé en Amérique latine dans les quatre dernières années ; il se manifeste aussi dans les pays capitalistes avancés, mais de manière émergente seulement. En Bolivie, on assiste à un soulèvement en Octobre 2003 quand le président Gonzalo Sanchez de Lozada a dû fuir le pays en hélicoptère quand des milliers de mineurs armés de dynamite, avec des paysans et des travailleurs, envahirent La Paz. Il y eut un autre soulèvement 8 mois plus tard quand l'assassinat de manifestants rassembla en un seul mouvement toutes les rebellions des trois dernières années et demie. En Equateur, on assista à des grèves, des barrages de routes et des soulèvements de même nature en 2000 et 2001. En Argentine, on vit le rassemblement spontané de différents groupes heurtés par une crise économique comparable en intensité à celle des années 30 dans les pays industriels avancés. Le parti radical du président De La Rúa confisqua de fait les économies des classes moyennes

²⁴ *Ibid.*, p. 73.

²⁵ Le terme *Butskellism* provient de la contraction des noms de Rab Butler et Hugh Gaitskell. Le premier était un homme politique du parti conservateur, le second un dirigeant du Labour. Le terme qui les unit illustre le consensus politique qui domina la vie politique de la Grande-Bretagne de la fin des années 50 jusqu'aux années 70. NDT

et ouvrières. Il s'attaqua aux salaires et aux retraites des travailleurs du secteur public. Les chômeurs, en guise de réponse, assiégèrent le palais présidentiel. Après deux jours d'émeutes sanglantes avec la police et presque 30 morts, le président fuit en hélicoptère. Au Venezuela des tentatives de coups d'Etat de droite furent déjouées par des insurrections de masse en défense d'un gouvernement que les masses considéraient comme le leur. Ces soulèvements ne sont pas des révolutions en elles-mêmes, mais peuvent en préparer le terrain. Les masses qui ont pris part à ces soulèvements étaient conduites par l'hostilité à des aspects particuliers du système existant. Ce n'est pas encore la même chose que de comprendre la nécessité de dépasser le système et avoir l'envie de le faire. De la même manière, comme le pointe Guérin en se référant au soulèvement de juin 1936 : « *Subjectivement, il est vrai, les masses laborieuses, quand elles cessèrent spontanément le travail pour appuyer un cahier de revendications somme toute limitées, n'avaient pas conscience de s'engager dans une révolution (...)* »²⁶.

Dans de nombreux pays européens, en Angleterre par exemple, nous assistions au début d'une rupture dans la manière dont la classe dominante assurait sa domination, avec des votants quittant les partis traditionnels de la classe dominante pour les Verts, un vote massif pour l'UKIP²⁷, Respect²⁸ obtenant un « résultat significatif », selon les mots de la BBC après les élections de Leicester South, 800 000 voix pour le BNP²⁹. Tout cela est symptomatique de la manière contradictoire dont les gens articulent les protestations. A travers les pays de l'Ouest ainsi que dans les pays arabes, le conflit irakien provoque de l'instabilité. En Italie, le frère de Berlusconi a été envoyé en prison. En Allemagne et en Belgique francophone les travailleurs qui avaient conquis les 35 heures doivent de nouveau retourner aux 40 heures, sans augmentation de salaires. Rien de tout cela ne produit une situation révolutionnaire ou même pré-révolutionnaire, mais on trouve des signes de changements importants, avec de nombreuses certitudes anciennes qui s'effritent. Les scandales, l'insécurité économique et la crise résultant de l'instabilité causée par l'intervention impérialiste en Irak, la montée de l'extrême droite... Selon moi, le terrain ressemble de manière frappante à celui des années 30 sur lequel Guérin a écrit. Nous ne pouvons pas dire ce qui va se passer dans les prochaines années en Europe de l'Ouest et aux Etats-Unis. Mais je suis sûr que nous nous trouvons dans une vague montante et que les facteurs subjectifs tels que la combativité de la classe ouvrière et l'organisation seront décisifs pour déterminer la direction que cette vague prendra.

De la même manière que les récents soulèvements en Amérique latine ou les flammes de la révolte des années 1960 et du début des années 70, les grèves et occupations de 1936 ne sortent pas du ciel. Bien que Guérin mette correctement l'accent sur le déploiement du pouvoir de la classe ouvrière qui « *n'avait pas été ordonnée par les directions syndicales. Elle n'avait pas été manigancée, dans le secret d'une conspiration fractionnelle, par les staliniens, les pivertistes ou les trotskystes. Elle avait surgi spontanément de la conscience ouvrière et elle avait des mobiles élémentaires : la crise économique (...)* »³⁰, qui ressemble aux réactions aux politiques économiques appauvrissant des couches complètes de population en Amérique du Sud, le soulèvement de 1936 résultait aussi de nombreux autres facteurs.

Des millions de travailleurs étaient impliqués dans les occupations et les grèves en juin 1936, ce qui a eu un effet en retour en Belgique (à la fois en Flandre et en Wallonie) et dans les différentes colonies françaises. Mais il y eut une montée en puissance des soulèvements

²⁶ *Ibid.*, p. 9.

²⁷ United Kingdom Independence Party, parti populiste de droite apparu récemment sur la scène politique anglaise. NDT.

²⁸ Coalition de différents mouvements d'extrême gauche qui se présente comme l'expression du mouvement anti-guerre en Irak. Rappelons que la Grande Bretagne est l'allié principal des Etats-Unis dans cette guerre. NDT.

²⁹ British National Party, parti d'extrême droite.

³⁰ *Ibid.*, p. 120-121.

français, que l'on ne peut ignorer. On observa une série de manifestations de gauche culminant dans une manifestation monstre de 600 000 personnes pour la commémoration de la Commune de Paris. On observa également l'ambiance préalable de démoralisation complètement transformée. Guérin explique que «*la température populaire était montée à un degré tel que la passage de l'exercice du pouvoir à la conquête pouvait nous apparaître (...) comme imminent*»³¹.

Guérin illustre la manière dont ces différents facteurs durant une période d'environ deux ans, après la folle soirée du 6 février, produisit en définitive un mouvement de grèves et d'occupations d'usines, comme en France en 1968, qui «*avait pris très vite le caractère d'une lame de fond*»³² et créa une situation qui était de fait révolutionnaire où «*l'unité ouvrière enfin scellée, l'alliance des travailleurs industriels avec la petite paysannerie et une large fraction des classes moyennes, l'adhésion, enfin des intellectuels, tout concourait à frayer, par étapes, la voie d'une authentique révolution*»³³

Guérin décrit les tentatives durant des années pour obtenir l'unification syndicale par le comité des 22, qui après avoir provoqué au départ la colère des bureaucraties syndicales «*avait secoué les torpeurs, réveillé les énergies, elle avait rendu la volonté de lutte à des militants disséminés, atomisés et plus ou moins isolés*»³⁴, l'ambiance commence à changer. Les travailleurs veulent l'unité, mais elle n'est pas encore d'actualité.

La crise mondiale – 15 millions de chômeurs à travers le monde selon Guérin, n'a pas eu un impact immédiat en France comme dans le reste du monde, à l'instar de l'Allemagne, la Grande-Bretagne ou les Etats-Unis par exemple. Guérin explique que cela provient, dans une certaine mesure, du fait que «*la France (était) prémunie par l'état relativement arriéré et artisanal d'une grande partie de la production, à la fin de 1930, on assiste aux premières banqueroutes financières et l'on enregistre les singes avant-coureurs du chômage*»³⁵. En 1934 le montant total des revenus distribués avait fléchi d'environ 30% par rapport à 1929, les travailleurs avaient perdu leurs emplois et «*les classes moyennes urbaines... étaient particulièrement touchées*»³⁶

Combinés avec la crise mondiale, le scandale et l'immoralité ambiante, nous obtenons une crise de confiance dans les vieux partis, les radicaux commencent à perdre leur soutien et bien qu'on constate des émeutes et des barricades à Toulon, le drapeau rouge hissé à Brest, des heurts entre la police et des travailleurs à Limoges et ailleurs, le prélude à un rebond contre la stricte austérité imposée par des gouvernements autoritaires, qui pavent en partie la voie du Front populaire, c'est l'extrême droite qui bénéficie de la situation.

Un des plus terrible épisode du livre est le chapitre sur la folle soirée du 6 février 1934 quand soudain Guérin voit «*le monstre*» du fascisme tout juste en face de lui. Cette épreuve, cependant, fournira l'élément nécessaire à la reformation de l'unité qui avait été perdue dans la classe ouvrière française, une unité qui permettra finalement de rendre possible le soulèvement de juin 1936. Entourés de manifestants d'extrême droite (les Croix de feu du Colonel de la Roque et les Camelots du roi), d'autres groupes fascistes provoquent des émeutes et se livrent à des saccages, brûlent un bus, dépavent les rues et arrachent les tuyaux de gaz. Ils envahissent la place de la Concorde et traversent le pont se dirigeant vers la palais Bourbon, siège de l'Assemblée nationale. Une colonne de manifestants brandit le drapeau tricolore, décoré avec des légions d'honneur, «*braillant la Marseillaise*»³⁷. Ils sont accompagnés de jeunes ouvriers qui chantent l'Internationale. Soudain, la police charge, tire à

³¹ *Ibid.*, p. 116.

³² *Ibid.*, p. 120.

³³ *Ibid.*, p. 9.

³⁴ *Ibid.*, p. 45.

³⁵ *Ibid.*, p. 51.

³⁶ *Ibid.*, p. 69.

³⁷ *Ibid.*, p. 67.

balles réelles et Guérin décrit comment « *A côté de moi, des gens tombent sur le dos, les quatre fers en l'air. D'autres rampent sous la rafale* »³⁸

Cette émeute, ainsi que l'explique Guérin, n'était qu'une parmi les nombreuses organisées depuis des mois par les fascistes et traitée avec ménagement par la police. Celle-ci avait la bénédiction du grand capital dont « *les hommes préparaient, de sang-froid une opération d'envergure. Stimulés par l'exemple allemand, ils aspiraient à un gouvernement fort, capable de résoudre la crise au profit des possédants et de pratiquer, autoritairement, par décrets-lois, une politique de déflation aux dépens des masses populaires* ». La manifestation du 6 février remplissait ses objectifs, « *qui n'étaient pas, strictement parlant, fascistes* »³⁹ mais elle entraîne la démission du gouvernement à majorité radicale soutenu par le Parti socialiste. En conséquence, le grand capital trouve les hommes dont il a besoin et tout un ensemble de politiciens d'extrême droite sont intégrés dans le cabinet.

La gauche dans le mouvement ouvrier se trouve totalement dans l'impréparation initialement. Mais en dépit du sectarisme stalinien et le refus d'organiser une manifestation de riposte, ainsi que le propose la Fédération socialiste le 8 février, un grand nombre de militants socialistes, essentiellement ceux qui soutiennent Marceau Pivert dans la Fédération de la Seine du PS, se joignent aux manifestants communistes dans les rues le 9 février. S'ensuit un affrontement avec la police. Six manifestants sont tués, des centaines blessés. Cette manifestation et la grève générale du 12 février 1934 voient la classe ouvrière entrer sur la scène pour la première fois depuis des années. La grève générale pourtant encadrée bureaucratiquement dépasse toutes les attentes et « *elle va prendre figure de formidable démonstration de masses. A travers la France, quelque cinq millions de travailleurs se croisent les bras* »⁴⁰. Les manifestants communistes et socialistes appellent à l'unité dans de gigantesques mobilisations et manifestations, et ainsi que le rapporte Guérin : « *Enfin, pour la première fois, nous agissons ensemble (...) Nous, nous venons de prouver que nous sommes capables de paralyser toute la vie du pays (...) nous découvrons que nous sommes forts* »⁴¹

Ainsi, les grèves et les occupations en France en 1936 prouvaient que la classe ouvrière française était prête pour la lutte révolutionnaire, je pense que les soulèvements que nous avons vu dans les dernières années en Amérique du Sud prouvent que les masses sont également prêtes pour le combat révolutionnaire. Guérin explique que la classe dirigeante française a préféré en appeler à Blum, Jouhaux et Thorez pour s'en sortir, utilisant le gouvernement Blum pour s'opposer à la vague de grèves au lieu d'en appeler à la troupe pour l'écraser et « *de cette manière la révolution qui avait tout juste commencée fut limitée, arrêtée et finalement confisquée* ». Guérin explique également : « *Les intermédiaires bénévoles, comme à toutes les heures critiques de l'histoire, ne manquèrent pas de surgir. Le mystérieux Dobsen qui, en mai 1793, s'interposa, d'étrange façon, entre Robespierre et le comité de l'Evêché*⁴², s'appelait en juin 1936, Paul Grunebaum-Ballin (...) Dans la nuit du 7 au 8, en grande hâte, les accords Matignon, prototype des accords de Grenelle de 1968, étaient bâclés et signés. (...) Le patronat, trop heureux de s'en tirer à si bon compte, ne marchandait point sa signature. Tambour battant, Blum fit entériner par le Parlement les conventions collectives et la création de délégués du personnel, pour y ajouter lui-même deux nouveaux dons de joyeux avènement : la semaine de quarante heures, les congés payés »⁴³.

En Amérique latine en particulier, nous pourrions voir s'ouvrir de nouvelles situations potentiellement révolutionnaires, mais il pourrait y avoir aussi comme une « pause-Blum » imposée, un interlude, ou à la place d'un parti contre-révolutionnaire stalinien capable

³⁸ *Ibid.*, p. 68.

³⁹ *Ibid.*, p. 70.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 72.

⁴¹ *Ibid.*, p. 73.

⁴² Cf. *La lutte de classes sous la Première République*, 1968, vol. I, p. 135-137.

⁴³ *Ibid.*, p. 121-122.

d'étrangler le potentiel révolutionnaire, de nouvelles variétés de réformistes ou de nouvelles versions du réformisme, déguisées en ami, pourraient éclipser les forces révolutionnaires. La bourgeoisie cherchera les équivalents modernes de ses sauveurs comme Léon Blum pour museler les travailleurs évoluant vers la révolution et prendre ainsi sa revanche sur les mouvements de masse, d'une manière qui ressemblerait au retour de bâtons contre le mouvement de masse de 1936 ou même pire !

Conclusion

Par bien des aspects le monde est maintenant profondément différent de ce qu'il était dans les années 30, nous sommes dans le cadre d'une économie beaucoup plus globalisée par exemple, je pense qu'aujourd'hui, comme dans la période sur laquelle écrivait Guérin, il est nécessaire « *d'empêcher la bourgeoisie de rejeter sur le prolétariat les frais de la crise et défendre par tous les moyens d'exception le dernier stade de son existence ; (...) s'unir devant le double péril de la guerre et de la dictature* »⁴⁴. La question du fascisme doit être précisée un peu pour notre époque. On constate la montée électorale de groupes néo-fascistes à travers l'Europe. En France le FN est loin d'être la force épuisée que l'on souhaiterait qu'il soit. A Anvers, en Belgique, le Vlaams Blok a obtenu plus de 35% des voix. Même en Angleterre le British National Party gagne des sièges municipaux. Des voyous sont membres de ces partis, mais ils ne disposent pas encore des troupes d'assaut s'emparant des rues et ce n'est pas comme si nous avions le monstre des chemises noires mussoliniennes prêtes à s'emparer du pouvoir. Mais de même que dans les années 30, les vieilles certitudes politiques ont disparu et la politique abhorre le vide. Ce vide, comme dans les années 1930, doit être rempli par quelque chose. La crise mondiale peut apparaître aujourd'hui moins aiguë qu'elle ne l'était dans les années 30, mais le chômage de masse, l'insécurité du travail, le démantèlement des services publics, l'augmentation du temps de travail sans augmentation de salaire sont des faits qui parlent pour eux-mêmes. Il n'y a pas encore de menace de guerre mondiale suspendue au-dessus de nos têtes prête à éclater comme c'était le cas quand Guérin écrivait sur le Front populaire, mais il ne fait aucun doute que la guerre en Irak a profondément déstabilisé le Moyen-Orient, provoquant des déchirures entre différentes classes dominantes dans le monde et, dans la suite du mouvement anticapitaliste international, a provoqué la création d'un spectaculaire et inédit mouvement anti-guerre. Ce mouvement grandira certainement, peut-être pas de manière linéaire, plus probablement de manière explosive ainsi que l'impact économique et social de la guerre en Irak le laisse pressentir. La guerre en Irak et la protestation qu'elle a suscitée ont déjà conduit à la chute du précédent gouvernement de droite en Espagne. Il faudrait ajouter le désastre environnemental, au deux formidables dangers suspendus au-dessus de nos têtes décrits par Guérin, qui désormais menace le monde entier.

Une grande partie du monde dans un procès inégal et combiné fait aujourd'hui l'expérience des plusieurs aspects de la crise voisins de ceux qui ont brisé la société dans les années 30. Evidemment, nous ne bénéficions pas du recul pour voir comment les choses vont se dérouler et la crise aujourd'hui est beaucoup plus lente que dans la période des années 30, n'évoluant pas au même rythme, mais des processus similaires sont à l'œuvre. De plusieurs manières, les enjeux sont même plus élevés, les désastres environnementaux et nucléaires sont des possibilités qui n'existaient pas au même point quand Guérin écrivait, mais les craintes qu'ils énonçait sont celles dans lesquelles on peut se reconnaître : « *Dès la fin de 1930, portant nos regards au-delà de l'actualité quotidienne, nous étions un certain nombre à entrevoir que la question posée n'était ni plus ni moins celle de la survie de la planète. La bombe atomique n'avait pas encore projeté son champignon atomique au-dessus*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 40.

d'Hiroshima. Mais déjà, le professeur Branly, l'inventeur de la TSF, avertissait que les progrès de la science feraient de la prochaine guerre une tuerie « effroyablement plus terrible » que la précédente et qui pourrait bien « anéantir en partie la race humaine ». Était-il encore temps de sauver notre espèce ? Pour l'apprenti-journaliste du Cri du peuple, la Révolution, ce n'était plus seulement la construction d'une société sans classes, mais la solution d'un dilemme plus pressant : la vie ou la mort. Le début de cette décennie nous obérait d'une angoisse plus métaphysique encore que politique : nous avons découvert à quel point nous étions périssables »⁴⁵

En France, en juin 36, selon Guérin, *«il avait manqué, à l'heure décisive, l'essentiel : une coordination entre les divers éléments en lutte, une direction d'ensemble de la bataille »*⁴⁶. Cet ingrédient manqua également quand la nouvelle phase de révolte commença en Amérique du Sud il y a 4 ans.

Guérin explique comment, en dépit du courage et des initiatives des ouvriers occupant leurs usines, le manque *« d'objectifs clairement révolutionnaires »* risquait au fur et à mesure que le temps passait de *« les fourvoyer dans une impasse »*. Quand quelques travailleurs obtinrent satisfaction, l'élan commença à faiblir, l'action devint plus fragmentée et ceux qui réussirent à maintenir le mouvement furent incapables, finalement, de résister aux pressions exercées sur eux pour qu'ils arrêtent leur action. C'est également le problème crucial qu'ont eu à affronter ceux qui sont impliqués dans les soulèvements d'aujourd'hui, comme cela fut le cas en 1936 et 1968. En 1936 le *« géant populaire »*⁴⁷ a été réduit au silence parce que la plupart des travailleurs avancés ne savaient pas comment prolonger l'action. Le Parti communiste souhaitait une alliance entre la France et l'Union soviétique et l'action des masses menaçait ce projet. Le mouvement de masse avait été trop loin. Il était impératif pour eux de donner le signal de la retraite. Guérin est bien entendu intéressé par la manière dont des travailleurs d'avant-garde auraient pu dépasser les staliniens et il explique que *« c'était donc à nous d'aider les travailleurs à passer de l'inconscience ou de la semi-conscience à la pleine conscience »*⁴⁸. La Gauche révolutionnaire, le groupement de gauche auquel Guérin participait dans le Parti socialiste, avait activement exprimé sa solidarité avec les grévistes, mais comme Guérin l'expliquait : *«la plupart des membres de notre tendance (...), ne purent jouer le rôle d'un ferment révolutionnaire inséré dans les masses»*⁴⁹ et fournir une alternative aux communistes. Les trotskystes étaient trop peu nombreux, trop isolés, et trop sectaires. Ni ces groupes ni les anarcho-syndicalistes n'étaient assez puissants pour rivaliser avec les staliniens quand ces derniers avancèrent le mot d'ordre de retour au travail. En 1942, Léon Blum expliquera à ses juges de Vichy lors du procès de Riom que la bourgeoisie l'avait considéré comme son *« sauveur »* en juin 36, l'homme qui exerçait *« sur la classe ouvrière un pouvoir suffisant de persuasion pour qu'il lui fit entendre raison et qu'il la décidât à ne pas user, à ne pas abuser de sa force »*⁵⁰.

Dans un parallèle évident avec Juin 1936, la gauche révolutionnaire est faible en Amérique du Sud, divisée et également souvent démoralisée, résultat d'abord et avant tout des défaites des mouvements de masses des années 70 et 80 et également parce qu'elle n'avait pas été capable d'écarter les gens aux idées réformistes ou à demi-réformistes. La vitesse à laquelle les événements vont se dérouler en Amérique du Sud variera de pays à pays. Mais une chose est sûre : quelque que soient les règles qui vont prévaloir en Amérique du Sud et dans les pays capitalistes avancés (quand le tempo changera ici), ceux de la gauche révolutionnaire verront leurs tâches en dériver.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 53.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 133.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 122.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 124.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 124.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 121.

Guérin conclut : « *En juin 1936 nous avons manqué le coche de l'histoire. Comme le dira Marceau Pivert « La révolution prolétarienne passait à portée nos mains ; nous n'avons pas sur la saisir* »⁵¹. En juin 1936 le mot d'ordre qui résumait de manière cursive la force, l'énergie et l'imagination de l'offensive des travailleurs, aussi bien que les enjeux, était « Tout est possible ! »⁵². Ce mot d'ordre est en partie repris dans le slogan des militants anticapitalistes d'aujourd'hui : Un autre monde est possible !. Des manifestations anticapitalistes se sont déroulées à travers le monde, ébranlant la confiance des boursiers et des banquiers du FMI et de la Banque mondiale, mais ces institutions ne veulent pas lâcher les cordons de la bourse ou les ficelles du pouvoir qu'ils partagent avec leurs amis. Les soulèvements en Amérique du Sud ont entraîné la chute d'un grand nombre de gouvernements, mais de la même manière qu'en juin 1936 - Daniel Guérin a montré que les classes dominantes françaises ont été déstabilisés momentanément par la vague inattendue de grèves et d'occupations mais quelles ont rapidement repris le contrôle tandis que le potentiel révolutionnaire du mouvement se diluait -, les classes dirigeantes des pays sud-américains mentionnés pourraient récupérer leur pouvoir également et entamer une contre-offensive violente. Un autre monde est encore possible, il y aura d'autres révoltes et de nouvelles occasions se présenteront. Mais la prochaine fois que nous verrons un de ces bateaux arriver au port, espérons que les équivalents modernes de Léon Blum ou Maurice Thorez ne pourront pas monter à bord et le couler, et qu'à la place il y aura une organisation, pas « *une direction autoritaire, émanant d'un groupuscule ou d'une secte* »⁵³, une organisation qui aura prouvé à travers ses actes qu'elle peut convaincre les travailleurs « *de consolider leurs conquêtes, de ne pas tomber dans le piège de la paix sociale, de ne pas mettre bas les armes, de ne pas oublier que l'ennemi de classe était à terre, mais non vaincu* »⁵⁴.

Septembre 2004

⁵¹ *Ibid.*, p. 124.

⁵² *Ibid.*, p. 116.

⁵³ *Ibid.*, p. 134.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 132.